

Melançon, Benoît,
«Voltaire, "tête pensante"»,
dans Fabrice Brandli et Marco Cicchini (édit.),
Pages d'histoire. Autour de Michel Porret,
Chêne-Bourg, Georg éditeur, 2021, p. 73-89.
ISBN : 978-2-8257-1248-1.

Voltaire, « tête pensante »

BENOÎT MELANÇON

En 1788, dans le chapitre « Cheminées » de son *Tableau de Paris*, Louis Sébastien Mercier attire l'attention de ses lecteurs sur une particularité des intérieurs parisiens :

On place volontiers sur nos cheminées, en petits bustes de bronze ou de plâtre doré, les têtes de *Voltaire* et de *J.-J. Rousseau* ; mais *Jeannot* et *Préville* ont obtenu le même honneur. La fantaisie de nos sculpteurs célèbre telle ou telle tête. Les bustes des princes trouvent moins d'acheteurs qu'autrefois ; on préfère les têtes pensantes¹.

En 2006, Patricia Ménissier ne dit pas autre chose :

À partir des années 1760 se développe en effet une mode à laquelle le public mondain sacrifie volontiers : celle de posséder un buste de Voltaire que l'on pose sur sa cheminée ou celle d'offrir à un ami une découpe de [Jean] Huber, sans qu'il soit réellement possible de décider si l'on souscrit de la sorte aux idées de l'écrivain et du philosophe ou si l'on participe d'un mouvement plus général qui fait de Voltaire l'incarnation d'un siècle qui a voulu contribuer à l'amélioration de la société².

Ainsi, Mme d'Épinay, Mme Du Deffand, Mme de La Vallière, Stanislas Poniatowski auraient tous possédé leur buste du grand homme. Mlle de Lespinasse aussi, si l'on en croit une lettre de Morellet à Voltaire du 20 novembre 1767 : « Vous y présidez car vous êtes là en pied sur la cheminée, en beaux volumes sur toutes les tables et vivant dans nos esprits et dans nos cœurs » (BeSt.D 4541³).

L'histoire ne paraît pas avoir accordé d'importance aux bustes des acteurs Jeannot et Préville. En revanche, ceux de Voltaire et de Rousseau sont mieux connus. En 1908, Fernand Girardin publie une *Iconographie de Jean-Jacques Rousseau*, qu'il augmente en 1910. Il suit les traces de Gustave Desnoiresterres, dont l'*Iconographie voltairienne* date de 1879. Ces inventaires ont été complétés par des générations de chercheurs⁴.

Laissons de côté ces œuvres bien concrètes pour nous intéresser à celles que les textes (correspondance littéraire, lettre familière, théâtre, roman) et la peinture ont représentées : il s'agit donc de représentations au second degré. Pour le seul Voltaire, la récolte est riche et révélatrice : autour de ses statues et de ses bustes, adversaires et défenseurs se rassemblent et, par là, on peut s'interroger sur son statut et, au-delà, sur l'imaginaire de l'homme de lettres à la fin de l'Ancien Régime⁵.

* * *

La mieux documentée des représentations écrites d'une œuvre sculptée est celle de la célèbre souscription pour l'érection d'une statue « À Voltaire vivant ». Tandis qu'il est encore en vie, on décide de lui dresser une statue, sur initiative privée. En avril 1770, dix-sept personnes se réunissent dans le salon de Mme Necker pour discuter de ce projet : D'Alembert, Arnaud, Bernard, le chevalier de Chastellux, Diderot, Grimm, Helvétius, Marmontel, Morellet, M. Necker, Mme Necker, Raynal, Saint-Lambert, Saurin, le comte de Schomberg, Suard, Thomas. Non sans ironie, Grimm raconte cette réunion dans la *Correspondance littéraire* de mai 1770 :

Après avoir rendu justice à cette belle ébauche [du sculpteur Pigalle], on résolut, à la pluralité des voix, qu'on mettrait pour inscription sur le piédestal de cette statue : *À Voltaire vivant, par les gens de lettres ses compatriotes*. En conséquence de cette inscription on proposa d'arrêter que, pour être en droit de concourir à cette souscription, il fallait être homme de lettres, et que pour donner une signification précise au terme d'homme de lettres, on regarderait comme tel tout homme qui aurait fait imprimer quelque chose. Cette proposition occasionna de longs débats, et fut enfin rejetée à la pluralité de onze voix contre six. M. d'Alembert proposa ensuite de faire part au public de l'inscription convenue, et d'arrêter que toute personne

qui à ce titre se présenterait pour souscrire serait reçue. Cette proposition passa à la pluralité de douze voix contre cinq. On arrêta aussi unanimement que la liste des souscrivants ne serait jamais publiée, et qu'on ne serait pas reçu à souscrire pour moins de deux louis (p. 16⁶).

Cette rencontre en apparence toute démocratique, les votes des « vénérables philosophes » (p. 14) se succédant dans une « Chambre des pairs de la littérature » (p. 15), mènera à la constitution de la liste des souscripteurs et, malgré ce qui avait initialement été entendu, à sa divulgation partielle. Parmi ces souscripteurs – environ 80 personnes –, il y aura des grands – Frédéric II, Catherine II, Christian VII de Danemark, le duc d'Albe, la duchesse de Choiseul, Richelieu –, mais aussi des personnalités inattendues – dont Rousseau, finalement accepté après de longues tractations entre Voltaire et D'Alembert, chargé de recevoir les souscriptions⁷. La famille royale, le clergé et Mme du Deffand ne voudront pas en être. On refusera les noms de Palissot, Fréron et La Beaumelle. L'inscription sur le buste, qui se trouve maintenant au musée du Louvre, sera : « À Monsieur De Voltaire. Par Les gens De Lettres // Ses Compatriotes et Ses Contemporains. 1776⁸ ». Avant même que soit coulée la version finale de la statue, des estampes utilisant des versions préliminaires du travail de Pigalle sont diffusées, qui opposent les adversaires de Voltaire (« La justice divine », 1773) et ses défenseurs (« La justice humaine », 1773-1774⁹). De même, les correspondances et les périodiques de l'époque regorgent de propos sur cette entreprise, son évolution et sa transformation (la statue finale ne correspondra pas parfaitement à l'ébauche de Pigalle¹⁰).

Ce qui occupe la sphère publique – se rassembler autour d'un projet commun pour honorer le philosophe le plus célèbre de son temps – aura aussi des incarnations privées. Un mardi de septembre 1772, chez elle, rue du Bac, Mlle Clairon, habillée en prêtresse d'Apollon, couronne de lauriers le buste de Voltaire, posé sur un autel ou un piédestal, en récitant une ode de Marmontel, celui-là même qui participait deux ans plus tôt à la réunion chez Mme Necker. Ce qui se passe chez la tragédienne qui a joué pendant deux décennies les grands rôles du théâtre voltairien va donner lieu à plusieurs textes.

L'ode de Marmontel compte 200 vers dans le septième volume de l'édition de ses *Œuvres complètes* en 1819-1820¹¹. Elle commence ainsi :

Tu le poursuis jusqu'à la tombe,
Noire envie ; et pour l'admirer,

Tu dis : *Attendons qu'il succombe,*
Et qu'il vienne enfin d'expirer (p. 160).

On y propose notamment un parallèle entre Voltaire, Corneille et Racine :

Grand comme l'un, quand il veut l'être ;
 Moins sage que l'autre peut-être,
 Plus véhément que tous les deux,
 Le dirai-je ? encor plus tragique,
 Dans cet art profond et magique
 Il a pénétré plus loin qu'eux (p. 161).

Ceux qui viendront après lui devront s'en souvenir :

Ne divise point ton hommage,
 Postérité ; sur cette image
 Fixe tes regards incertains ;
 Vois celui qui, dans quinze lustres,
 Égal à vingt hommes illustres,
 En a seul rempli les destins (p. 162).

Voltaire ne reste évidemment pas insensible à ce témoignage d'admiration. Il répond, en vers, à la prêtresse de son culte :

Les talents, l'esprit, le génie,
 Chez Clairon sont très-assidus ;
 Car chacun aime sa patrie.
 Chez elle ils se sont tous rendus
 Pour célébrer certaine orgie
 Dont je suis encor tout confus.
 Les plus beaux moments de ma vie
 Sont donc ceux que je n'ai point vus !
 Vous avez orné mon image
 Des lauriers qui croissent chez vous :
 Ma gloire, en dépit des jaloux,
 Fut en tous les temps votre ouvrage¹².

« Orgie » est peut-être un peu fort, mais la cérémonie est suffisamment importante, ne serait-ce que sur le plan symbolique, pour que le grand homme remercie celle qui a « orné » son « image » de « lauriers » de la « gloire ».

Plusieurs contemporains commenteront cet hommage. Autour du 15 septembre 1772, Mme Necker est la première à s'adresser à Voltaire à ce sujet :

Il faut que je trahisse un secret ; Mr de Marmontel a fait une ode pour être chantée aux pieds de votre statue. Vos amis, et la postérité en seront contents et ce n'est pas la première fois qu'on s'est immortalisé en chantant les immortels (Best.D 17912).

Dix jours plus tard, c'est au tour de La Harpe, qui cite longuement l'ode de Marmontel : « C'est la muse de la tragédie chantant devant la statue de Sophocle un hymne composé par Pindare, &c. » (Best.D 17931). Il reçoit une réponse datée du 27 du même mois : « La maison de Mademoiselle Clairon est donc devenue le temple de la gloire » (Best.D 17936). La comédienne y est la « grande prêtresse » et Marmontel, le « grand prêtre ». Voltaire écrit le même jour à celui-ci – « Soiez très certain que je suis plus honoré de votre petite cérémonie de la rue des Mardis que je ne le serais de toutes les faveurs de la cour. Je n'en fais nulle comparaison » (Best.D 17938) –, puis de nouveau le 23 octobre – « Votre ode m'immortalisera [...] » (Best.D 17978) – et le 4 novembre – « C'est barbouiller le buste que vous et la grande prêtresse avez si merveilleusement décoré » (Best.D 17996).

Dans un registre bien différent, l'abbé Galiani, le 30 octobre 1772, répond à une lettre du 10 octobre de Mme d'Épinay :

La cérémonie de Mlle Clairon à la statue de Voltaire a je ne sais quoi de pantomime grotesque qui me déplaît. On en aurait pu faire tout autant si on avait consacré dans le foyer de la Comédie la statue du dieu Priape. On a beau faire. Tant que nous ne ferons du théâtre un acte de religion, et des filles de joie des prêtresses, on ne fera pas d'un poète tragique un héros à statues¹³.

L'événement, même s'il s'est tenu en petit comité, a donc eu des échos publics. Le *Mercure de France* du 1^{er} octobre lui consacre plusieurs pièces : « Extrait d'une Lettre de M. de L. H. [La Harpe] à M. de Voltaire, à

l'occasion des honneurs rendus à son Buste, &c. », « Réponse de M. de V.** », « Lettre du même, à M. M.** [Marmontel], auteur de l'Ode précédente », « Vers à Mademoiselle Clairon¹⁴ ». Les vers de Voltaire à Mlle Clairon sont repris dans la *Correspondance littéraire* du même mois¹⁵.

Malgré ce qu'écrivait Galiani, on continuera, pendant de nombreuses années, à faire « d'un poète tragique un héros à statues », notamment au théâtre et dans le roman.

En 1774 paraît une « bagatelle » en un acte d'Alexandre-Jacques du Coudray, *La Cinquantaine dramatique de M. de Voltaire*¹⁶. Cette courte pièce chante les mérites du « plus grand homme qui ait jamais existé » (« Avertissement », [s.p.]), « cet astre de la France » (p. 16), « un des premiers génies de notre siècle » (p. 17), « le patron des innocents condamnés » (p. 19), « le défenseur de l'humanité » (p. 19). Elle propose une variation sur la cérémonie de 1772. Le personnage de Mlle Des Fosse, « en Prêtresse d'Apollon », lit devant les autres personnages une ode de Marmontel en hommage au « fameux Poète » (p. 16) : « *Cette Ode se trouve imprimée dans les Étrennes du Parnasse 1773, & dans le second volume d'Octobre, du Mercure de France 1772* » (p. 37). L'allusion est claire, mais l'ode n'est pas reproduite ; au lecteur/spectateur d'aller en chercher le texte.

Du Coudray ne se contente pas de renvoyer au buste de Voltaire exposé chez Mlle Clairon et à la statue commandée à Pigalle par « Les cordons bleus de la Litterature Française » (p. 64). Une autre sculpture est dévoilée dans sa pièce. C'est le père de Mlle Des Fosse, après avoir fait « une bonne emplette », « la statue de notre Sophocle » (p. 12), qui parle :

Esprit rare, sublime ! ame noble, ingénue !
 Enfants de la saillie, & pere des bons mots,
 Je vais inaugurer ta nouvelle Statue.
 Que ne puis-je immoler en ce jour à ta vue,
 Les cuistres, les pédants, les frippons & les sots
 Qui t'outragent sans fin, par d'infames propos !
 Reptiles carnassiers, race fangeuse, impure,
 Dont rougit notre siècle, autant que la nature,
 J'ose faire parler ici la vérité :
 Tu seras mieux connu chez la postérité (p. 20).

Contre les « Anti-Voltairéistes », selon le néologisme de Du Coudray (p. 7 et p. 66), il faut rendre hommage au grand homme en se rassemblant pour dire des vers autour d'un buste (« ta nouvelle Statue »).

Jean-Jacques Rutledge, un polygraphe souvent considéré comme un antiphilophe, voit le profit qu'il peut tirer des bustes de Voltaire dans deux de ses textes¹⁷.

Dans le troisième tome de ses *Premier et second voyages de Mylord de *** à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, & le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité*, le dixième chapitre est intitulé « Bibliothèques publiques ; cabinets ; protection et encouragement pour les sciences et les arts ». Mylord visite le cabinet d'un particulier :

Nous fûmes conduits dans sa bibliothèque : c'étoit un long vaisseau décoré de livres richement parés, dans de très-belles tablettes dont le couronnement étoit chargé de machines. Cette place étoit chauffée par un vaste fourneau ou poêle dont les formes étoient symboliques. À chaque distance, entre les tablettes, étoient des bustes sur leurs pieds, que j'ai reconnus pour les effigies des immortels les plus familiers du logis ; au centre, en face de la porte, étoit celui du patron, le front ombragé de lauriers¹⁸.

Ce « patron », « le front ombragé de lauriers », c'est Voltaire.

Si, dans ce roman, l'allusion au buste de Voltaire est brève, il n'en va pas de même dans la pièce *Le Bureau d'esprit* que publie Rutledge en 1776 et qu'il reprend l'année suivante¹⁹.

Le Bureau d'esprit est une pièce à clés. Son objectif premier est de moquer le salon de Mme Geoffrin et, au-delà, le clan des philosophes qu'elle reçoit, encourage de ses deniers et protège. La plupart des personnes visées sont faciles à identifier : Mme Geoffrin est Mme de Folincourt ; D'Alembert, Reçtiligne (en 1777 : Curviligne) ; Condorcet, le marquis d'Orsimont ; Thomas, Thomassin ; Marmontel, Faribolle ; La Harpe, Duluthe (en 1777 : Du Luth) ; etc. Les reproches qu'on leur adresse sont convenus : les habitués du salon sont des parasites ; la maîtresse de maison est un bas-bleu et la victime consentante de ses invités. Ceux-ci ne se distinguent ni par leur style ni par leur compétence intellectuelle : le personnage de Cucurbitin, qui est évidemment « chimiste », affirme que « La morale est la sauce de l'âme » (p. 13) ; Calcas est un « bel-esprit » qui n'a jamais écrit une ligne et qui ne cesse de vanter les mérites d'Homère, sans savoir que celui-ci était aveugle et sans parler le grec (p. 96).

Dans sa préface, l'auteur est explicite : son œuvre est un « attentat de leze-Philosophie » (p. vii).

Se greffe à cette satire une intrigue amoureuse : un Dijonnais (D'Olmont) monte à Paris marier son fils à une des nièces de Mme de Folincourt ; D'Olmont fils se rend rapidement compte, grâce à la suivante, Lisette, que la nièce qu'il doit épouser, Angélique, est une femme savante ; il épousera plutôt l'autre fille, Henriette, une « petite réfractaire » « rebelle à la doctrine », pas encore corrompue par son milieu familial, car elle sort du couvent (p. 31). On aura reconnu une situation semblable à celle des *Femmes savantes* de Molière (1672), comme il y en a tant sur les scènes théâtrales du XVIII^e siècle.

Pourquoi se pencher sur une pièce en apparence aussi banale, tant sur le plan de la position intellectuelle défendue que de l'intrigue ? À cause de la huitième scène du quatrième acte.

On y voit d'abord les personnages, eux aussi, se ranger autour d'un buste de Voltaire et lui déposer solennellement une couronne de lauriers sur la tête. Mme de Folincourt prend solennellement la parole : « Feuillage auguste, symbole du génie & de l'immortalité, sur ce front, quelle main profane osera jamais te toucher » (p. 91). On lit ensuite une lettre du grand homme, qu'a apportée D'Olmont fils. Rangée dans une « boîte d'or » (p. 91), cette lettre, mi-vers mi-prose, commence ainsi :

Au-dessous de ces Monts hérissés de frimats,
Fourré comme un lappon, tapi comme un hermite,
J'acheve ma course ici bas,
Plaignant les soucis l'embarras,
Des pauvres humains que je quitte (p. 91).

Dans un troisième temps, on lit un autre texte de Voltaire, intitulé « Préservatif contre la barbarie Anglaise, adressé à mes fideles amis & à mes illustres suppôts, pour les garantir du mauvais goût » (p. 94) : il s'agit d'une attaque en règle contre Shakespeare (« la barbarie Anglaise »). Enfin, pour clore la scène, on voit les personnages brûler un des volumes d'une traduction des œuvres de cet auteur. On peut supposer qu'il s'agit de la traduction de *Le Tourneur* : c'est en effet en 1776, date de parution initiale de la pièce, que commence de paraître cette traduction.

Pourquoi brûler un livre ? Parce que Rutledge pouvait par là retourner contre ceux qu'on appelle « les Philosophes » une de leurs invectives : ce

seraient eux les fanatiques, pas leurs adversaires²⁰. Pourquoi Shakespeare ? Parce que Shakespeare est un des emblèmes des plus importantes discussions esthétiques du siècle des Lumières. Brûlant une traduction du Barde, les philosophes de la pièce sont dépeints comme de mauvais lecteurs. Ils ne parlent pas anglais, ce qui fait qu'ils ne comprennent rien à Shakespeare. Ils pourraient le lire en français, puisqu'une traduction existe, mais ils refusent de l'ouvrir. Enfin, et surtout, ils pensent suivre les ordres que Voltaire leur aurait donnés, dans sa lettre et dans le « Préservatif ». Or ces deux textes sont des faux : non-lecteurs de Shakespeare, les personnages de la pièce sont de mauvais lecteurs de leur idole, dont ils n'arrivent à reconnaître ni les idées ni le style.

À la fin de sa vie, Voltaire rentre à Paris. Le 30 mars 1778, il triomphe à la Comédie-Française, où l'on monte deux de ses pièces, *Irène* et *Nanine*. Présent dans une loge, l'auteur, accompagné de Mme Denis et de Mme de Villette, est couronné de lauriers. Son buste est aussi couronné, mais sur la scène. Placée devant cette œuvre, Mme Vestris lit des vers de M. de Saint-Marc.

Aux yeux de Paris enchanté
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité.

Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir de l'honneur de l'immortalité.

Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter ;
Il est beau de la mériter,
Quand c'est la France qui la donne.

Ces vers sont cités dans la *Correspondance littéraire* de mars 1778, qui consacre un long article à cet événement de la vie littéraire parisienne inspiré, selon les Mémoires de Marmontel, par la cérémonie chez Mlle Clairon six ans plus tôt : « Cette petite fête eut, depuis, le mérite d'en faire imaginer une plus solennelle, et dont Voltaire fut témoin²¹. » Le buste couronné restera sur la scène pendant la suite de la représentation.

Parmi le grand nombre de gravures et de caricatures qu'on a tirées de cette soirée, l'histoire a retenu les œuvres de Gabriel de Saint-Aubin et de Moreau le Jeune, de Le Vachez et de Dupin²². Jean-Antoine Roucher

rédige une ode de 27 strophes pour célébrer à son tour « Le Triomphe de Voltaire »²³. Il rapporte des événements de sa vie, louange quelques-unes de ses œuvres, en extrait des citations. Voilà bien un panégyrique du « magistrat des mœurs » (p. 529) :

Repoussez l'envieux; chassez le fanatique ;
que tout soit digne ici de la divinité !
moi, je vais entonner, sous ce sacré portique,
le chant de l'immortalité (p. 527).

Le « Diadème des talents » (p. 530) a remplacé la banale couronne.

Les détracteurs du grand homme, eux, transformeront les éloges en diatribes :

Non, Paris n'est pas enchanté,
Du sot et ridicule hommage
Que t'offrent les fous de notre âge
Et dont rira Dame Postérité.
C'est en vain que louchant [touchant ?] aux bords du noir rivage,
Tu crois jouir déjà de l'immortalité,
Voltaire, ce n'est rien qu'une vile couronne
Qu'un vil acteur ose te présenter :
Pour qu'un laurier décore, il faut le mériter,
Et c'est à ce prix seul que la France le donne²⁴.

Tous évoquent l'« immortalité » potentielle de l'écrivain ; tous s'entendent pour parler de lauriers ; tous ne s'accordent pas sur la tête (ou le buste) qui doit les recevoir²⁵.

Toujours en 1778, Palissot, qui s'en était pris aux philosophes dans sa pièce éponyme de 1760 et qui avait été exclu de la liste des souscripteurs de la statue de Pigalle en 1770, publie *Le Triomphe de Sophocle, comédie, dédiée à M. de Voltaire*²⁶. Sa courte pièce à clés (Sophocle est évidemment Voltaire) rend hommage à son dédicataire, mais elle n'a pas été retenue par les Comédiens-Français (parmi eux, l'auteur ne distingue que Lekain et Mlle Clairon). Pourtant, alors que sa rédaction lui aurait été « antérieure de plusieurs jours », elle aurait prédit le « Triomphe » de la Comédie-Française (p. 7), cette « journée mémorable à jamais dans les fastes de la Littérature » (p. 11). On y assiste à une cérémonie en cours

de banalisation. À la fin de la quatrième et dernière scène, on annonce que « le Sculpteur Parménon va consacrer, dans ce Péristyle, le Buste de ce grand Homme, pour servir de monument à cette glorieuse journée » (p. 37). Puis « Parménon paraît, & place sur un piédestal le Buste de Sophocle couronné de lauriers » (p. 37 n.).

La mort de Voltaire, quelques semaines après la cérémonie de la Comédie-Française, ne mettra un frein ni à l'enthousiasme de ses admirateurs, ni aux charges de ses détracteurs, et on continuera à se réunir autour de son buste, du moins symboliquement. Dans *Les Muses rivales, en un acte, et en vers libres*, La Harpe se souviendra, sept ans après la cérémonie chez Mlle Clairon, que les statues de Voltaire sont un bon endroit où se rassembler²⁷. Au Parnasse, les dieux, les muses et les grâces sont réunis pour célébrer Voltaire et « Fonder la fête du génie » (p. 31). Voltaire décline cependant l'invitation de se joindre à eux, car il préfère continuer à s'entretenir avec Henri IV. Qu'à cela ne tienne : à la huitième et dernière scène, on amène sa statue, on la couvre de guirlandes, « Chacune des Muses porte aux pieds de Voltaire l'attribut qui la distingue », « Apollon le couronne de ses lauriers, au bruit des fanfares », finalement « On danse autour de la statue » (p. 30). Tout est bien qui finit bien. À défaut d'une sculpture, c'est devant un portrait de Voltaire que se recueille Musoman, un des personnages de la comédie *Le Concours académique, ou Le triomphe des talents* de Cubières de Palmézeaux²⁸.

Voltaire apprécié est une satire, signée E.*** B.*** (pour Edmé Billard-Dumonceau), qui n'est pas datée, mais elle doit être des années 1770, puisqu'on y voit un Voltaire à la « tête octogénaire » (p. 35)²⁹. Ce qui caractérise celui-ci ? Sur le plan littéraire : le grand homme n'est qu'un plagiaire. Sur le plan moral : il est vaniteux. Le fait d'avoir profité de « l'Art de Pigal » (p. 19) ne lui suffit pas : pour assurer son statut parmi ses contemporains, il a publié son propre éloge. Son valet, un ancien moine, manigance pour qu'il soit démasqué et il parvient à ses fins. La chute est douloureuse :

Le semi-Dieu profâne a perdu ses Autels :
Voilà Maître Voltaire au rang des *Marmontels* ;
Il ne lui reste plus de son Peuple idolâtre
Qu'un buste,

(*le montrant*).

Maigre & sec, encore est-il de Plâtre (p. 59-60).

Ce buste, « *une figure en plâtre, couronnée de lauriers* » (p. 40), que tient à la main sa nièce, Philaminte, aurait dû servir à immortaliser Voltaire :

La couronne est à vous, nargue à vos détracteurs ;
 Sur le cuivre, sur l'or, nos fins Dessinateurs
 Épuisent tous leur art, outrepassent nature,
 Pour montrer votre buste à la race future.
 Voilà cet Immortel,
 (*Elle porte le Buste aux nues, Voltaire s'incline ;*
 [...]).

Mon oncle, ce Héros [...] (p. 41).

Philaminte craignait que, « sur planche foraine », un « bataillon d'Acteurs » fusille le buste de son oncle, « au gré des Spectateurs » (p. 44). Ce qui arrive est peut-être plus grave : ce n'est pas sur une scène peu légitimée de la Foire que Voltaire est abandonné de ses défenseurs ; c'est dans son propre salon qu'il sera ramené « au rang des *Marmontels* » (p. 60).

La représentation peut-être la plus célèbre d'un buste de Voltaire est picturale. Au début du XIX^e siècle, Anicet Charles Gabriel Lemonnier peint trois tableaux d'histoire consacrés à la gloire des arts et des lettres en France du XVI^e au XVIII^e siècle : « Première lecture, chez Madame Geoffrin, de *L'orphelin de la Chine*, tragédie de Voltaire, en 1755 » (1812) ; « François I^{er} recevant dans la salle des Suisses à Fontainebleau la grande sainte Famille de Raphaël » (1813 ?) ; « Louis XIV inaugurant le Milon de Croton de Puget, à Versailles » (1819 ?). On passe des cours royales (Fontainebleau, Versailles) à un salon parisien bourgeois (chez Mme Geoffrin) ; la peinture (Raphaël) et la sculpture (Puget) font place à la tragédie (Voltaire). L'auteur de *l'Essai sur les mœurs*, cette réflexion sur la grandeur culturelle de la France, n'est pas représenté en chair et en os ; son buste occupe le centre du tableau, où il dépasse littéralement tout le monde d'une tête³⁰.

* * *

Les images et les textes regroupés ici, qu'ils aient valeur apologétique ou satirique, partagent des traits communs. Voltaire y joue évidemment un rôle capital, mais il est absent physiquement, sauf en mars 1778 ; sa place est tenue par une œuvre sculptée, réelle ou à venir, qui compense

la vie retirée à Ferney depuis 1758. Tout le monde doit le reconnaître : Rutledge ne prend même pas la peine de nommer cette figure publique. L'hommage rendu au grand homme prend souvent la forme de cette omniprésente couronne de lauriers que ses disciples souhaitent déposer sur sa tête. Ce couronnement est redoublé par la lecture de vers, en 1772 (par Mlle Clairon), en 1776-1777 (dans *Le Bureau d'esprit*), en 1778 (à la Comédie-Française) et en 1812 (chez Mme Geoffrin). Chez Palissot, « On devait ajouter [...] un Divertissement analogue aux Circonstances » (p. 38 n.). Les allusions aux grandes figures du passé ne manquent pas, par exemple celle de Sophocle chez La Harpe, Du Coudray et Palissot ou dans la *Correspondance littéraire*. Marmontel, Mme Necker, Du Coudray et M. de Saint-Marc en appellent explicitement à la postérité.

Le fait de se rassembler, concrètement ou symboliquement, autour de Voltaire ou de son buste est un geste solennel, sauf peut-être dans *Les Muses rivales* de La Harpe, où la danse a pris la place des gestes respectueux et mesurés des autres textes. En 1770, chez Mme Necker, les admirateurs discutent avec grand sérieux non seulement de leur projet de souscription, mais aussi de la définition même de ce que devrait être un homme de lettres. La *Correspondance littéraire* du 1^{er} octobre 1772 rapporte précisément ce qui s'est déroulé un mois plus tôt : « L'apothéose du patriarche de Ferney s'est faite ces jours passés chez Mlle Clairon avec beaucoup de pompe et de solennité.³¹ » À la Comédie-Française, le cérémonial n'est pas moins réglé, suivant le témoignage de la *Correspondance littéraire* de mars 1778 :

L'illustre vieillard s'est levé pour remercier le public, et l'instant après on a vu sur un piédestal, au milieu du théâtre, le buste de ce grand homme, tous les acteurs et toutes les actrices rangés en cintre autour du buste, des guirlandes et des couronnes à la main, tout le public qui se trouvait dans les coulisses derrière eux, et dans l'enfoncement de la scène les gardes qui avaient servi dans la tragédie ; de sorte que le théâtre dans ce moment représentait parfaitement une place publique où l'on venait ériger un monument à la gloire du génie³².

Quand Lemonnier, en 1814, expose à Paris une version mythifiée du salon de cette protectrice des arts qu'est Mme Geoffrin, il montre l'élite des lettres françaises endimanchée prêter attention à une lecture d'une tragédie de Voltaire par un des grands comédiens de l'époque, Lekain.

Chez Mlle Clairon, le buste est posé sur un autel ou un piédestal, et la maîtresse des lieux est habillée en prêtresse d'Apollon. Chez Rutledge, les didascalies insistent sur le caractère affecté de la cérémonie, mais pas moins imposant :

*Madame de Folincourt se place à la droite du Buste, & fait placer Rectiligne à la gauche ; auprès d'elle, à droite, d'Olmont fils ; ensuite, du même côté, M. Cucurbitin, M. Thomassin ; de l'autre côté, M. Cocus, M. Faribolle, M. Calcas ; ensuite les autres beaux-esprits se répartissent des deux côtés, Duluthe à un bout un peu à l'écart ; le Marquis se met en dehors de la table, vis-à-vis le demi-cercle que forme [sic] les Acteurs, Angélique se tient à deux pas derrière sa tante ; après avoir tous salué le Buste, les Acteurs s'assoient ; Mme. de Folincourt prend alors la parole, après avoir toussé plusieurs fois.
[...]*

Ici le fond de la scène s'ouvre, deux hommes en livrée apportent une cassette, sur laquelle est une couronne de laurier ; d'Olmont reçoit la cassette de leurs mains, & la dépose avec respect vis-à-vis du buste, ensuite il présente la clef à Mme. de Folincourt ; celle-ci, en baisant la couronne de laurier, dit [...] (p. 90-91).

On ne badine pas avec Voltaire.

Les bustes de grands hommes ont intéressé les collectionneurs, par exemple Hippolyte Buffenoir, dont une partie des trouvailles se trouve aujourd'hui au musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency³³. D'autres, dont ceux de Voltaire, sont visibles, entre autres lieux, au musée du Louvre ou à l'Institut et Musée Voltaire de Genève. Il conviendrait aussi que les historiens des imaginaires sociaux prennent en compte leur présence écrite. Qu'on le vénère ou qu'on satirise ses adorateurs, un rapport singulier au grand écrivain, à son image et à sa postérité se joue devant les statues et les bustes de ces « têtes pensantes » dont parlait Mercier en 1788 et qui parent cheminées et piédestaux. Certains y dansent. D'autres s'insurgent. Tous disent la position centrale de Voltaire, un Voltaire tout à la fois absent et présent, mais au second degré.

¹ Louis Sébastien Mercier, « DCCCXXXVII. Cheminées », *Tableau de Paris*, éd. sous la direction de Jean-Claude Bonnet, Paris, Mercure de France, coll. « Librairie du bicentenaire de la Révolution française », 1994, vol. II, p. 991.

² Patricia Ménissier, « Voltaire et ses artistes : pour une union au service de l'image du philosophe ? », in Lise Sabourin (dir.), *Conversation entre les Muses*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. « Publications du Centre d'étude des milieux littéraires », 2006, p. 48.

³ Les lettres de la correspondance de Voltaire viennent de l'édition, dite définitive, de Theodore Besterman : *Correspondence and Related Documents*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « The Complete Works of Voltaire », vol. LXXXV à CXXXV, 1968-1977 (abréviation Best.D).

⁴ Parmi les nombreux chercheurs qui ont actualisé les travaux de Desnoiresterres, on retiendra Jacques van den Heuvel, *Album Voltaire*, Paris, Gallimard, coll. « Albums de la Bibliothèque de la Pléiade », 1983 ; Guilhem Scherf, « L'iconographie sculptée de Voltaire (1748-1781) », in Françoise Bléchet, Marie-Odile Germain (dir.), *Voltaire et l'Europe. Exposition Bibliothèque nationale de France/Monnaie de Paris*, Bruxelles et Paris, Complexe et Bibliothèque nationale de France, 1994, p. 220-229 ; Garry Apgar, « "Sage comme une image" : trois siècles d'iconographie voltairienne », *Nouvelles de l'estampe*, n° 135, 1994, p. 5-44 et S.S.B. Taylor, « Iconographie », in Raymond Trousson, Jeroom Vercruyse (dir.), *Dictionnaire général de Voltaire*, Paris, Honoré Champion, coll. « Dictionnaires et références », n° 8, 2003, p. 635-640.

⁵ Pour une synthèse théorique sur le culte des grands hommes depuis la fin du siècle des Lumières, voir Alex Gagnon, *Les Métamorphoses de la grandeur. Imaginaire social et célébrité au Québec (de Louis Cyr à Dédé Fortin)*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, coll. « Socius », 2020, p. 11-26.

⁶ Maurice Tourneux (éd.), *Correspondance littéraire*, Paris, Garnier frères, 1879, vol. IX, p. 14-17.

⁷ C'est Dena Goodman, dans « Pigalle's *Voltaire nu* : The Republic of Letters Represents Itself to the World », *Representations*, n° 16, automne 1986, p. 88, qui avance le chiffre de 80 souscripteurs. Cette étude capitale est fondée en partie sur une analyse sociale de leur « *political identity* » (p. 86). Geneviève Haroche-Bouzinac écrit de cette statue qu'elle offre à Voltaire une « opportunité inespérée : être un auteur mort de son vivant » (« Voltaire et ses images dans la correspondance », in Michel Delon, Catriona Seth [dir.], *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Mervaud*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 305).

⁸ Vingt ans après la soirée chez Mme Necker, la Constituante votera l'érection d'une statue à Jean-Jacques Rousseau. L'inscription sur cette statue, jamais achevée, aurait été : « La Nation française libre à Jean-Jacques Rousseau ». On mesure la différence. Voir Annie Jourdan, « Le culte de Rousseau sous la Révolution : la statue et la panthéonisation du citoyen de Genève », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 324, 1994, p. 57-77.

⁹ Jean M. Goulemot, André Magnan, Didier Masseur (dir.), *Inventaire Voltaire*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1995, p. 1052-1053.

¹⁰ Judith Colton a défendu l'importance de la figure de Sénèque pour le sculpteur (« Pigalle's *Voltaire*: Realist Manifesto or Tribute *all'antica*? », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 193, 1980, p. 1680-1687) et elle a comparé cette œuvre avec le *Buffon* d'Augustin Pajou (« From Voltaire to Buffon: Further Observations on Nudity, Heroic and Otherwise », in *Art, the Ape of Nature. Studies in Honor of H. W. Janson*, New York, Harry N. Abrams, 1981, p. 531-548). Voir aussi Patricia Ménissier, art. cit. ; Christiane Mervaud, « On a voulu le statufier », in Else

Walravens et Daniel Acke (dir.), *Voltaire aujourd'hui*, Bruxelles, Vubpress, Leerstoel Theodore Verhaegen, 1994, p. 11-36 et Guilhem Scherf, *Jean-Baptiste Pigalle. Voltaire nu*, Paris, Éditions du Louvre/Somogy éditions d'art, coll. « Solo 43. Département des sculptures », 2011, 53 p.

¹¹ Jean-François Marmontel, « Ode à la louange de Voltaire, Prononcée par mademoiselle Clairon, au pied de sa statue, en 1772 », in *Œuvres*, Paris, Belin, 1820, vol. 7, p. 160-164.

¹² Les vers de Voltaire à Mlle Clairon sont donnés d'après l'édition de ses *Œuvres* (Paris, Garnier frères, 1877, vol. X, p. 590-591).

¹³ Ferdinando Galiani et Louise d'Épinay, *Correspondance. III. Mars 1772-mai 1773*, éd. Daniel Maggetti et Georges Dulac, Paris, Desjonquères, coll. « XVIII^e siècle », 1994, p. 133.

¹⁴ *Mercur de France*, 1^{er} octobre 1772, p. 161-166.

¹⁵ Voltaire, « Vers à Mademoiselle Clairon », in Maurice Tourneux (éd.), *Correspondance littéraire, op. cit.*, vol. X, p. 73-74.

¹⁶ *La Cinquantaine dramatique de M. de Voltaire, suivie de l'Inauguration de sa statue, intermède en un acte, orné de chants & de danses, par l'auteur du Poème du Luxe*, Aux Fosse ; et se trouve à Paris, Chez Durand, Libraire, rue Galande, Despilly, libraire, rue S. Jacques, 1774, 68 p. Sur Du Coudray, voir la notice biographique d'Hervé Guenot dans le *Dictionnaire des journalistes (1600-1789)*, <http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/journaliste/258-alexandre-du-coudray>.

¹⁷ Sur cet auteur, voir Benoît Melançon, « Secourir le philosophe. Ménilmontant, 24 octobre 1776 », *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, n° LII, 2014, p. 137-154.

¹⁸ *Premier et second voyages de Mylord de *** à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, & le retour de Mylord dans cette Capitale, après sa majorité. Par le ch. R***. Tome troisième*, Yverdon, De l'Imprimerie de la Société Litt. & Typ., 1777, p. 244.

¹⁹ *Le Bureau d'esprit* est cité dans la « seconde édition, revue, corrigée, et augmentée » (Londres, 1777, 144 p.).

²⁰ De même, dans *Job, mon ami. Promesses de bonheur et fatalité du mal*, Bronislaw Baczko raconte comment deux disciples de Rousseau vont brûler la deuxième version de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* de Diderot, à Montmorency, devant le tombeau de leur auteur fétiche (Paris, Gallimard, 1997, p. 224-231).

²¹ Marmontel, *Mémoires*, publiés avec préfaces, notes et tables par Maurice Tourneux, Paris, Librairie des bibliophiles, 1891, vol. II, p. 355. Pour la *Correspondance littéraire*, voir le vol. X de l'édition de Tourneux (Paris, Garnier frères, 1880, p. 67-73).

²² Dans « Le couronnement de Voltaire vu par Gabriel de Saint-Aubin », *Gazette des beaux-arts*, 1340^e livraison, septembre 1980, p. 98-100, Alexandre Ananoff a décrit la soirée du 30 mars 1778 et son iconographie. Pour James A. Leith, cette soirée compte parmi « Les trois apothéoses de Voltaire », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 236, avril-juin 1979, p. 161-209. William Marx insiste sur la dimension « populaire et spontanée » de cette « initiative » (« Le couronnement de Voltaire ou Pétrarque perverti », *Histoire, économie et société*, vol. 20, n° 2, avril-juin 2001, p. 204). Voir aussi René Pomeau, *Voltaire en son temps. V. On a voulu l'enterrer, 1770-1791*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, p. 283-299 ; Linda Gil, « Voltaire et Rousseau face à la postérité dans les gravures de Moreau le Jeune », *Cahiers Voltaire*, n° 12, 2013, p. 33-57 et Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, 2014, p. 25-37.

²³ Ode reproduite pour la première fois dans son intégralité par Édouard Guitton dans « Entre la statue et l'image : le sacre de Voltaire ou l'idole contestée (de Sabatier de Castres à Roucher) », in Sylvain Menant, Christiane Mervaud (dir.), *Le Siècle de Voltaire. Hommage à René Pomeau*, Oxford, Voltaire Foundation, 1987, vol. II, p. 523-537.

²⁴ Vers cités par Nicholas Cronk, « Voltaire dans les estampes : la fabrication d'une image auctoriale », *Revue Voltaire*, n° 12, 2012, p. 202.

²⁵ De semblable façon, « En novembre 1790, lorsque le Théâtre de la Nation joua *Brutus*, [Jacques-Louis] David fit placer sur la scène le buste de Voltaire par Houdon, que les comédiens couronnèrent de lauriers » (Garry Apgar, art. cit., p. 16).

²⁶ Édition des *Ceuvres complètes de M. Palissot. Tome septième*, Londres, 1779, p. 5-40. Un an plus tôt, au moment de la parution du texte de la pièce, Fréron avait descendu en flammes le texte et l'auteur, auxquels il associait *La Cinquantaine dramatique de M. de Voltaire* (*L'Année littéraire*, t. III, lettre XIV, p. 328-341).

²⁷ La Harpe, *Les Muses rivales, en un acte, et en vers libres*, Paris, Pissot, 1779, 31 p.

²⁸ Dans *Théâtre moral ou pièces dramatiques nouvelles*, Paris, Belin, Veuve Duchesne et Bailli, 1784, t. I, p. 313.

²⁹ E.*** B.***, *Voltaire apprécié*, s. l. s. e., [1779], 61 p.

³⁰ Le tableau de Lemonnier a été analysé en détail par John Lough, « Lemonnier's Painting, "Une soirée chez madame Geoffrin en 1755" », *French Studies*, vol. 45, n° 3, juillet 1991, p. 268-278 ; « À propos d'un tableau de Lemonnier : *Une soirée chez Madame Geoffrin en 1755* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 12, avril 1992, p. 5-15. Trad. Michel Baridon. « Annexe » (p. 15-18) par Madeleine Pinault. Voir aussi Benoît Melançon, « La fortune de Mme Geoffrin », in *Nos Lumières. Les classiques au jour le jour*, Montréal, Del Busso éditeur, 2020, p. 37-39 et Jessica L. Fripp, « History, Anecdote, and Accuracy: Anicet Charles Gabriel Lemonnier's *Première lecture, chez Madame Geoffrin, de l'Orphelin de la Chine* », tragédie de Voltaire, en 1755 », *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 33, n° 1, automne 2020, p. 25-56.

³¹ *Correspondance littéraire, op. cit.*, 1879, vol. X, p. 72.

³² *Ibid.*, 1880, vol. XII, p. 70-71.

³³ Sur la collection d'Hippolyte Buffenoir, voir le n° 14-15 des *Études Jean-Jacques Rousseau* (2003-2004, p. 327-338).